

# Gisèle ABBAS



**Je vais tout me dire**



a



**Gisèle ABBAS**

**Je vais tout me dire**

a

**" Tu seras aimé le jour où tu pourras montrer tes  
faiblesses sans que l'autre s'en serve pour augmenter  
sa force "**

**Cecare PAVESE**

## PRÉFACE

« Le premier mot que l'on cherche, que l'on croit avoir trouvé, que l'on rature, puis que l'on efface, et qu'enfin on réécrit. Les premières pages violemment déchirées, les premiers doutes sur sa capacité à faire passer un message, sans même oser imaginer, un seul instant, pouvoir être cataloguée d'écrivain. Le renoncement, et malgré tout, ce besoin qui subsiste. Cette passion dévorante qu'est l'écriture. Cet envoûtement, à la fois, divin et satanique. Le premier mot, celui qui donne envie de lire le second, puis le troisième, la phrase toute entière, et enfin, le roman dans son intégralité. L'apogée du bonheur est au bout ».



A mon « Tonton » René, qui fut mon tuteur, mon père,  
mon grand-père, mon Tout.

A ma Grand-mère Léonie qui, faute d'amour, m'a  
transmis un peu de sa force de Lionne.

A ma Fille, mon Soleil.

A Lui qui m'a appris l'Amour.

Ma Chère Fille,

Ce matin, je t'ai appelée, tu étais énervée et pressée... Comme je l'étais lorsque ma grand-mère me téléphonait « oui, je vais bien, mais là, je n'ai pas le temps ». La même phrase que nous avons tous prononcée, et que nos enfants, à leur tour, nous renvoient comme un boomerang. Mais, un jour, le téléphone ne sonne plus, et la voix, qui s'inquiétait pour nous, s'est tue à jamais. Nous voilà, désormais, dans le monde des adultes et des parents. Nous devons apprendre à nous retirer, à couper « enfin » le cordon, tout en faisant comprendre, à nos enfants, que nous serons toujours là pour eux, tâche ardue ! Te souviens tu, ma chère fille, lorsque JOAL s'est suicidée ? Elle avait, à peine, dix huit ans, et toi onze. Elle travaillait au McDO d'AVIGNON avec moi. Un matin, calmement, elle a pris le bus, après avoir laissé un mot à sa mère. Elle est montée au ROCHER des DOMS, et elle s'est jetée dans le vide. A son enterrement, toute sa classe de Terminale était présente, tous les membres du

Restau, aussi, mais pas sa mère. Sa religion musulmane lui interdisait d'assister à la cérémonie, en même temps que les hommes. Allez comprendre ! A la fin des funérailles, j'ai couru à la maison, et je t'ai pris les mains. Je me souviens parfaitement des mots que j'ai prononcés. « Quoiqu'il arrive, Stéphanie, jusqu'à mon dernier souffle, je serais là pour Toi ». Tu m'as regardée, bizarrement, et tu as répondu : « ça va, maman, je vais bien ». Chaque soir, je demande au Seigneur de veiller sur toi. Sans toi, ce livre ne serait pas, car je vais essayer de t'expliquer les déchirures de mon enfance. Peut-être, après cela, pourras-tu comprendre que, malgré tout l'amour que je te porte, je ne t'ai pas assez prodigué de gestes d'affection, et je te prie de me le pardonner. Un jour, à la clinique de NÎMES où tu es née, une dame m'a dit : « donnez lui beaucoup de bisous ». Tu n'avais que deux jours, et déjà, je savais que j'aurais du mal à donner ce que je n'avais pas reçu. Pardon, ma Fille, pardon, mon Soleil.

Tu es toujours présente, tout au long de ces pages, et si je ne t'ai pas consacré de chapitre, en particulier, c'est parce que le thème principal de cet ouvrage est le Passé. Toi, tu es mon Présent, mon espoir en l'avenir, et ma grande fierté. Je t'aime, ma fille, n'en doute jamais ! Je ne l'ai, sans doute, pas assez dit, alors, je te l'écris, car tu le sais, c'est ce que je fais de mieux.

**Ecrit le 11 août 2004, Jour de tes 20 ans.**

**S'**il est un bonheur au Monde  
**T**u dois savoir qu'il porte ton Nom  
**E**tre ta mère me comble de joie  
**P**arce que je t'ai donnée la Vie  
**H**é ! Toi, ma fille, écoute quand je te dis :  
**A**ime la Vie, aime tes vingt ans  
**N**e regrette jamais rien, va droit devant.  
**I**l arrivera un jour, béni de Dieu où  
**E**n toi grandira la vie et alors, comme moi,  
aujourd'hui, tu diras à ton enfant, MERCI.

## Bonne Fête Maman

**G** comme ta gentillesse.

**I** comme ton immense amour pour moi.

**S** comme ta sympathie envers moi.

**E**t je t'aime comme tu m'aimes.

**L'**amour que tu m'apportes compte beaucoup pour moi.

**E**t je te souhaite une bonne fête, Maman.

Je t'aime, Maman

Ta fille Stéphanie

« La relève est assurée... »

## INTRODUCTION

Je tourne, je vire, je m'assois, je me lève, je vais boire, je vais fumer une cigarette, je reviens et je me rassois... « Allez ma grande, vomis le, ton passé, il est en train de t'étouffer ». Bon Dieu ! Presque vingt ans pour accoucher du bébé. Cà y est, j'ai encore mis ma main devant ma bouche, en écrivant ; les nausées matinales me reprennent. « Allez ma grande, courage, pousse un bon coup, on voit la tête... ». Je viens de mettre ma vie entre parenthèses. Cinq années de parenthèses, pendant lesquelles pas une ligne d'écriture n'a pu sortir de ma tête endolorie. Cette tête que j'ai voulue remplir d'une vie qui n'était pas la mienne. Je regarde le stylo, car j'écris toujours à l'ancienne, dérouler sa belle encre bleue, et je souris. J'écris, l'encre de la vie s'écoule à nouveau dans mes veines. Pourtant, je ne suis pas de sang bleu, loin s'en faut ! Je retrouve l'écriture comme on retrouve une parente proche, perdue de vue durant des années, mais qui est demeurée présente, presque palpable, malgré le temps. Bien souvent, j'ai voulu me rapprocher d'elle, prendre la plume, redémarrer, mais rien ! J'ai, au moins, pu connaître l'angoisse de la page blanche. Pour me donner bonne conscience, je me disais « je suis trop heureuse pour écrire ». Comme il est facile de se mentir à soi même ! Pourtant, comment écrire sur soi, si on se ment ? Alors, je refermais mon cahier, et je retournais à mes occupations ménagères, à ma lessive, à mon shopping... Occuper son esprit, le remplir d'actes fondamentaux à accomplir. Apprendre à être une bonne

épouse, une bonne belle-mère pour les enfants de mon mari, une bonne comptable et une bonne commerciale pour l'entreprise de mon époux, et m'oublier un peu plus, chaque jour...Jusqu'au jour où, à force de s'oublier, on disparaît de soi même, où à force de se recroqueviller sur sa petite vie, on redevient fœtus, puis œuf, puis plus rien du tout. Le monde, autour de vous, continue d'exister et de parler, mais vous ne faites plus qu'observer, vous ne participez plus. C'est comme si vous faisiez une halte au bord de la route, pour vous reposer, et que les autres ne s'arrêtaient pas pour autant, indifférents à votre fatigue et à votre lassitude. Ils sont si pressés, à vivre leur vie, qu'ils n'ont ni le temps, ni l'envie de prendre une pause avec vous. D'ailleurs, ne cherche-t-on pas la solitude, dans de pareils moments ?

J'ai tant d'écritures à rattraper que mon cerveau va bien plus vite que ma main. Je n'arrive pas à me suivre. Mais que c'est bon, cette ivresse des mots ! Salut ma vie, qu'étais tu devenue tout ce temps ? Tu m'as manqué, sais tu ?

## CONFESSION AU MOURANT

Mardi 25 février – 8 heures 30 : le service des soins intensifs de l'hôpital d'AVIGNON vient de m'informer de la mort de mon grand-père. Une simple phrase prononcée au téléphone, et voilà, c'est fini ! Bien sûr, je n'ai pas immédiatement réagi, il faut du temps pour cela. Ce qu'il faut, c'est s'occuper l'esprit, ne pas se laisser aller à penser. Et puis, il y a trop à faire. Prévenir son épouse, préparer les obsèques, régler les formalités de la succession. Son agonie n'aura duré que huit jours, une petite semaine pour enterrer toute une vie, soixante dix années qui se résument en une phrase. « Monsieur R est décédé à huit heures, ce matin ». Pourtant, il semblait être en pleine santé, quelques jours auparavant. Tout a commencé par de petites nausées. Rien d'alarmant, ce n'est, peut être, qu'une allergie à un médicament ; ce n'est, peut-être, qu'une histoire de mauvaise digestion ? Après tout, il n'est plus tout jeune. Cependant, il devient jaune ! Je le revois encore, dans mon nouvel appartement, son escabeau sous le bras, s'appêtant à décrocher un lustre au plafond. « Je le ferai plus tard, j'ai peur de vomir à nouveau, je préfère rentrer pour aujourd'hui ». Deux jours plus tard, c'est aux urgences de l'hôpital qu'il est admis. Il va y succomber d'une occlusion intestinale, des suites d'une tumeur cancéreuse.

Comment accepter cette si brutale absence ? Si encore, je pouvais m'en prendre à quelqu'un ! J'ai bien essayé de trouver un coupable, c'est tellement plus confortable. C'est de sa faute à lui, il ne voulait jamais s'écouter, il se

croyait invulnérable. Et puis, non, c'est de la faute du toubib, il aurait dû s'apercevoir, plus tôt, de la gravité de son cas, bon sang ! A qui d'autre faire endosser la responsabilité ? A moi ?

Il est mort, voilà tout, je ne savais même pas qu'il souffrait d'un cancer. Le savait-il lui-même ?

Personne ne pourra m'apporter la réponse que j'attends. C'est cela qui me ronge, qui me fait le plus de mal ; le fait de ne pas savoir. A peine ai je eu connaissance de sa maladie et de la gravité de celle-ci, que les médecins parlent d'une opération délicate, à pratiquer de toute urgence. L'inquiétude de l'attente, les heures qui s'écoulent trop lentement, le verdict qui tombe sans appel, et qui ne laisse aucun espoir. « C'est un cancer du pancréas ! Il n'y a rien à faire pour lui ! C'est une question de quelques mois, tout au plus ! ». Quelques mois, c'est bien, cela va me permettre de lui dire que je l'aime. Mais le cauchemar se poursuit. Ma grand-mère a été infirmière, autrefois. Je devine, dans son regard, qu'elle sait, qu'elle a compris que c'est la fin. Il est donc inutile de chercher à lui mentir, d'ailleurs je n'ai jamais su mentir, ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer. Me voilà dans le service de réanimation, où mon grand-père est maintenu dans un sommeil artificiel, destiné à lui éviter de trop souffrir. Cette phrase, j'ai du l'entendre en boucle, toute une semaine au moins « il n'a pas souffert ; il s'est endormi paisiblement ». Mais pour l'heure, je l'observe derrière une vitre, et je n'ose franchir le pas qui me mènerait dans sa chambre. Une infirmière me montre, du doigt, la tenue spéciale que je devrais revêtir, si je veux pouvoir m'approcher de lui. Machinalement, j'enfile la blouse pour le corps, le filet

pour les cheveux, et les chaussettes en papier pour les pieds. Le masque posé devant ma bouche m'empêche de respirer. Pire, la vue de l'appareil respiratoire, qui le maintient en vie, m'indispose davantage encore. Tous ces instruments, ces écrans, ces perfusions, ne font que mutiler son corps. Tout va trop vite pour moi, la tête me tourne. Pourquoi l'appareil à oxygène se met-il à sonner tout à coup ? « Au secours, à l'aide, venez vite ». Pourquoi me font-ils quitter la chambre ? Et toute cette équipe médicale qui s'agite autour de lui... Mardi 25 février- 8 heures- Monsieur R est mort.

J'ai déposé un ultime baiser sur son front dégarni, pas par tradition, mais bien pour me convaincre qu'il n'est plus en vie. Mes larmes tièdes éclaboussent son visage figé, et s'en vont mourir, à leur tour, le long de son cou. J'essaie de m'imprégner, à tout jamais, des traits de celui que je considérais comme un père. Mais je sais qu'il est trop tard, trop tard pour lui crier mon amour, trop tard pour lui avouer ma gratitude, trop tard pour lui dire tout le bien que je pense de lui. J'ai bien tenté de lui parler, alors qu'il était plongé dans son sommeil artificiel. M'a-t-il entendu seulement ? Les infirmiers m'ont assuré que oui, mais je sais que cette interrogation demeurera à jamais sans réponse. Oh Seigneur, qu'il est difficile de parler à quelqu'un qui dort ! Les premiers temps, je suis restée là, près de lui, à lui toucher le bout des doigts, par pudeur. Chez nous, les contacts physiques n'étaient pas fréquents. Puis, sentant sa mort si proche, je me suis forcée à prendre sa main d'homme, si forte et si grande à mes yeux. Il est terrible, aujourd'hui, de reconnaître que nous n'avons jamais été aussi proches qu'à ce moment là. « Tonton », c'est ainsi que je l'appelais, car nous

n'avions aucun lien direct de parenté. Il était le second mari de ma grand-mère maternelle, voilà tout ; il n'était pas mon véritable grand-père.

Ma grand-mère ne voulait pas d'enfant de lui, « pas d'enfant d'un second lit » disait-elle ! Elle niait avoir eu des enfants, comment aurait-elle pu expliquer l'existence d'une petite fille, vis à vis de ses proches voisins ?

Lui, il avait tout accepté par amour pour elle, ne pas avoir d'enfant à lui, accueillir une petite fille, âgée de six ans à peine, alors que l'heure de la retraite allait sonner.

Avec le temps, je parviens à émettre quelques sons, à prononcer quelques mots, à peine audibles, toutefois. « Tonton, tonton, je crois que tu m'entends ; alors, courage tonton, je suis là, l'opération s'est bien déroulée. Sois tranquille, Tata va bien ». De longues minutes de silence séparent chacune de mes paroles. Il me faut, avant tout, arrêter toutes ces larmes qui ne cessent de se répandre, conserver une voix claire, et surtout, contenir cette douleur avant qu'elle n'explose. Il me faut respirer calmement tandis que ma gorge se noue. Il me devient difficile d'avaler ma salive. J'ai envie de vomir. Je crois que le corps exulte, à sa façon, toute sa peine, et qu'il finit par laisser ses propres cicatrices. Ainsi, je remarque, quelques semaines après cette terrible épreuve, qu'une poignée de cheveux blancs est apparue, et qu'une ride s'est faite jour, au bord de ma bouche. Sans doute, cette ride est-elle venue punir des lèvres bien trop crispées, bien trop fermées, se refusant obstinément à libérer cette maudite douleur !

Pourtant, les mots, puis les phrases courtes, viennent, peu à peu, donner vie à un monologue, le plus souvent paisible, parfois d'un caractère religieux, et de temps à

autres, d'un accent ombrageux et franchement colérique. En général, je lui murmure des paroles douces, des paroles d'amour, pour le rapprocher de la femme de sa vie. Alors qu'il se meurt, je lui cause de sa santé à elle, et je lui mens pour le rassurer « Tata, ça va ! Je lui prends sa tension tous les jours, comme tu le fais d'habitude. Je lui apporte ses courses, ne te tracasse pas ». A d'autres moments, je serre fortement sa main et je lui ordonne de se battre, d'avoir ce courage dont je fais défaut. Avant de le laisser pour la nuit, je prie une dernière fois. Au sortir de sa chambre, je me trouve sans force et sans énergie, vidée de toute émotion. C'est le lot de tous les visiteurs de ce service, à qui personne n'ose demander « comment se porte votre mari, votre père, ou votre fils, aujourd'hui ? ». Nous avons droit à deux heures de visite par jour : l'une, en fin de matinée, l'autre le soir. Ma vie est réglée sur cette fréquence. J'attends l'heure des visites autorisées, avec impatience, et en même temps, je la redoute. Une fois par jour, un médecin nous reçoit afin de nous rendre compte de l'état de santé de nos malades. Il a pris soin de placer, sur son bureau, bien en vue, une boîte de mouchoirs. Je n'oublierai jamais le visage de ce docteur, parlant de mon grand-père en des termes que je refuse de comprendre. « Il a une tumeur qui entoure le duodénum ». C'est quoi cette chose ? « Il a fallu créer une déviation pour que les déchets puissent passer ». Une déviation ! Mais c'est d'un homme dont on parle, pas d'un carrefour ! La tête me tourne encore, cette boîte de KLEENEX m'obsède, et ce docteur qui semble devenir l'égal de DIEU. Enfin, il y a cette question que je n'ose poser, dont je retarde la réponse, « peut-il en mourir ? ». La réponse est brève, et sans appel, « oui ». Cet homme,

qui me tend un mouchoir, n'est pas DIEU. Derrière la porte de ce bureau, une vieille dame attend son tour. Depuis des mois, elle se rend au chevet de son mari. Nos regards se croisent. Elle me sourit en hochant la tête. Mes yeux se portent machinalement sur ses mains qui serrent un mouchoir. Je comprends pourquoi ma grand-mère, très superstitieuse, me disait souvent « on n'offre pas de mouchoir, car c'est signe de chagrin ; on n'offre pas de couteau, car c'est signe de dispute ! ». La vieille Dame paraît résignée, prête à tout entendre. Elle a eu le temps, elle, de se préparer au pire. Pour rien au monde, je ne voudrais être à la place de ce docteur KLEENEX. Deux jours après cette conversation, mon cher grand-père s'en allait, sans avoir repris connaissance, sans souffrir je crois, mais sans pouvoir me convaincre qu'il m'avait entendue.

Jeudi 27 février d'une bien triste année, deux employés des pompes funèbres ont fermé le cercueil qui contient mon grand-père. Je ne reverrai plus jamais son visage ni son sourire. Je ne tiendrai plus jamais, entre mes mains, ses grosses mains d'ouvrier. Je ne pourrai plus, jamais, lui demander pourquoi il n'a plus de cheveux sur le crâne. « Dis tonton, que sont devenus tes cheveux ? ». « Je les ai vendus pour aller boire un coup » me répondait-il en riant.

Nous voici, déjà, dans l'enceinte du cimetière. Le cercueil est descendu dans la fosse. Chaque pelleté de terre me broie le cœur et ensevelit mon enfance. Tout ce qui a constitué ma vie, jusqu'ici, est mort avec lui. J'ai cessé d'être une petite fille, parce qu'il n'y aura plus de maison dans laquelle je serai accueillie comme une

enfant, plus de maison dans laquelle je serai appelée « la gosse ». Pourtant, je l'ai espérée, moi aussi, cette indépendance, cette majorité qui était censée m'apporter le bonheur, décomptant les années, les mois et les jours qui m'en séparaient. Et puis quoi ? J'ai passé le permis de conduire, sans un sou en poche pour m'acheter une voiture, contrainte de demander à papa. Bonjour l'indépendance ! J'ai pu voter. La bonne affaire, je ne me suis jamais intéressée aux pantins qui nous gouvernent. Qu'ai-je cru, au dernier soir de ma minorité ? Que le monde allait basculer au moment où mon radio réveil afficherait les quatre zéros de minuit !

Aujourd'hui, c'est plus difficile, car je n'ai plus d'alternative. Impossible de passer un coup de fil vers l'au-delà. Je suis condamnée à devenir et à demeurer une adulte. Où vais-je puiser la force nécessaire pour poursuivre le long combat d'une vie ? Je m'accroche à un ultime espoir, pour ne pas capituler. J'imagine que nos morts, que nous avons tant aimés, nous lèguent, au moment de leur dernier souffle, l'énergie qu'il leur reste et dont ils n'ont plus besoin, désormais. Je me plais à penser que mon grand-père vit encore un peu, en moi et dans mon cœur.

Jeudi 27 février d'une sombre année, Monsieur R a été inhumé.





Le temps d'un mariage, on se réunit... juste pour la photo où  
4 générations sont ensemble car bébé est en route !